

qui ne soit vouée au désordre le plus effronté ; il y a une misère telle qu'il a fallu un mot nouveau pour la nommer : le *Paupérisme de Londres*. Or, en comparaison de ces maux, que sont les misères des États Romains ? et en présence de l'impuissance des habiles gouvernants de l'Angleterre pour corriger un tel état de choses, quels reproches osent-ils donc faire à l'administration pontificale ?

A Rome, il n'y a point de pauvres ; la liberté de donner se mettant d'accord avec la liberté de demander, y a étouffé la pauvreté ; car dans Rome, il n'est pas un individu qui ne sache où trouver un lit pour passer la nuit et un repas pour calmer sa faim. On ne peut, sans éprouver un sentiment d'ineffable douleur, penser qu'il existe au moins sur la terre un peuple qui, comme le dit le marquis d'Azeglio, ignore la misère et la faim.

Sans doute, il y a des mendiants dans Rome, mais dans Londres il y en a, à proportion, dix fois plus. Non seulement à Rome il y en a moins que partout ailleurs (1 sur 50), mais encore ces mendiants sont bien chaussés, bien vêtus, ne mangent que du pain blanc, et demandent avec une certaine dignité qui fait comprendre que le besoin n'a tué aucun sentiment honnête dans leur âme. Le gouvernement pontifical ne peut absolument empêcher tous les crimes ; eh bien ! dans la Capitale Britannique, il s'en commet plus dans un seul jour que pendant plusieurs mois dans tous les États pontificaux. Il y a des désordres de mœurs que l'on ne peut nier dans une certaine partie de la population à Rome, mais qu'est-ce que cela avec cette armée de soixante-dix mille âmes, blessées à mort par une triple blessure, le vice, le désespoir et la faim, et qui, au milieu de la nuit, peuplent les voies de la cité anglaise.

Rome a aussi des hôpitaux et des fonds abondants pour le malheureux, pour la jeunesse, pour tous les dangers comme pour toutes les souffrances.

A Londres, la pauvre jeune fille abandonnée du monde entier, sans lit pour se reposer, sans chaise pour s'asseoir, sans feu, *devra ourler douze faux cols pour gagner trois sous*, si elle ne veut pas succomber à la faim qui la dévore déjà.

L'Église a donc su créer des ressources que ses ennemis ne connaissent pas, et si l'on ne veut pas encore en convenir, nous croyons cependant que les yeux sont déjà ouverts, et que les esprits les plus prévenus ne peuvent désormais se refuser à de telles évidences.

La Savoie et le comté de Nice, qui occupent 856 lieues carrées et renferment plus de 800 mille habitants, viennent d'être annexés à la France. Nice est un pays enchanteur, extrêmement fertile, produisant, en grande abondance, le bled, l'olive, le citron et l'orange. Le climat en est si agréable qu'il est recherché par de riches voyageurs du monde entier ; les Anglais et les Russes y affluent chaque année.

La Savoie qui renferme des montagnes célèbres, telles que le *Mont-Blanc*, le *Mont-Cenis*, le *petit St.*

*Bernard* et le *Mont-Buel*, est un pays extrêmement riche en mines qui n'ont été exploitées qu'en partie. Les voyageurs y affluent chaque année également, à cause des beautés naturelles qui s'y trouvent. Lacs délicieux, cascades imposantes, grottes profondes et mystérieuses, enfin glaciers immenses qui vont, du fond des vallées jusqu'au sommet de ces hautes montagnes, se perdre dans la brume et dans les nuages, semblables à de gigantesques escaliers de cristal qui montent jusqu'au ciel : voilà ce qui attire sans cesse des milliers de promeneurs de toute profession, qui viennent goûter, en présence de ces magnificences de la création, le repos des fatigues de l'année.

On sait qu'un poète illustre, M. Victor de la Prade, entré récemment à l'Académie, a choisi souvent, pour sujet de ses poésies, les Cimes et les Glaciers des Alpes ; or, presque tous ses admirables paysages ont été inspirés par la vue des beautés de la Savoie.

Mais il n'y a de prospérité réelle et durable que celle qui est assurée par la bénédiction de Dieu ; espérons donc que le Gouvernement qui semble avoir déjà fait quelques pas en arrière, se prononcera franchement et fermement pour le seul parti à prendre par une nation catholique telle que la France.

L'expédition en Chine continue sa marche ; des nouvelles, reçues de différentes stations, étaient des plus satisfaisantes. Les vingt mille hommes envoyés se trouvaient en bon état de santé et impatients d'être bientôt mis à l'œuvre. Nous ne pouvons leur souhaiter de plus beau succès, que celui obtenu par l'armée *Espagnole* dans ces derniers temps. La paix a été victorieusement imposée aux Marocains ; il y a un territoire considérable de conquis ; ce sera un point important pour la propagation des idées chrétiennes dans ce côté de l'Afrique.

Le *journal des Cabarets* de France, c'est-à-dire le *Siècle*, n'a pas trouvé crédit près de la Cour ; il a été déclaré mal fondé dans ses poursuites contre Mgr. Dupanloup, et il a été condamné aux frais et aux dépens.

Il paraît qu'il y avait déjà des *petits cousins* de Robespierre, de Marat et de Fouquier-Tinville qui se disposaient à poursuivre M. Thiers ou M. Granier de Cassagnac pour la manière *irrévérencieuse* dont ils avaient traité leurs *estimables parents* ; mais l'arrêt de la Cour va comprimer leur zèle et les faire rentrer dans l'ombre, dont ils n'auraient jamais dû sortir.

Nous ne finirons pas sans parler de la séance qui a eu lieu au *Cabinet de Lecture*, le 10 de ce mois. Le Rév. Père Aubert, Supérieur de la maison des Oblats, a raconté son voyage et son séjour pendant cinq ans à la *Rivière Rouge*. C'est un pays souvent nommé et en même temps peu connu, bien que tous les liens qui le rattachent aux Canadiens le rendent si intéressant pour eux.

Ce poste avancé de la civilisation, fondé et peuplé par les Canadiens-français à 800 lieues de Montréal, arrivant, après tant d'années d'efforts, à une prospérité relative, et n'étant pas sans espérance dans l'ave-